

NACRE

TERRITOIRES EXISTENTIELS MOUVANTS

ISABELLE ELIZEON



Projet NacrE. Performeur : Frédéric Rebière. Photo © Isabelle Elizéon 2023

UN CONTEXTE

Nous évoquons l'Anthropocène, la Capitalocène, la Plantatiocène ou encore la Technocène, qui malgré les controverses, restent des notions qui permettent de penser un ensemble de composantes complexes agissant sur le Vivant sous toutes ses formes. Ces impacts génèrent des crises planétaires majeures à la fois écologique, climatique, économique et sociétale. Face à cette urgence, nous cherchons des voies de sortie, de réinvention de notre rapport à ce Vivant que nous avons scindé en deux, entre Nature et Culture. Pour tenter de dépasser ces crises et espérer en un futur viable pour l'ensemble du Vivant, nous pouvons invoquer les voies entremêlées du *Chthulucène* (Haraway, 2020). Les domaines de la science, de la technologie, de l'art, du politique, de la santé, de l'éducation tentent désormais le dialogue et l'élaboration de récits communs et complémentaires. Emmêlements. Des territoires se confondent peu à peu, des frontières se dissolvent.

Dans ce contexte, apparaissent des récits singuliers et inventifs, *éco-fictions* qui se matérialisent dans les champs de la littérature, du cinéma, des arts vivants, des arts visuels et plastiques. À travers les enjeux écologiques et sociétaux qui émergent de ces récits et de ces mondes imaginaires, il est question de revisiter et repenser le monde à la fois dans nos relations avec lui mais également dans ses modalités : habiter, habitat et habitabilité des socio-écosystèmes où sont entremêlés humain.es, non-humain.es, l'ensemble du Vivant. Se pose ainsi la question des dynamiques relationnelles et d'interdépendances de toutes ces existences entrelacées au travers desquelles on voit se dessiner la pensée d'une *Poétique de la Relation* (Glissant, 1990).

Dans ce besoin de réinvention, le projet NacrE propose de créer des *éco-fictions* capables d'explorer de nouveaux *territoires existentiels*, par le biais d'expérimentations *in situ* (entre 2021 et 2023 en Mer de Gâvres dans le Morbihan et,

dans un développement ultérieur, en rade de Brest dans le Finistère). Ce projet est une recherche-crédation-action qui a débüté par une rencontre, en 2019, avec une scientifique en biologie marine¹. Elle travaillait sur les capacités d'adaptation d'un bivalve fouisseur (la palourde japonaise) vis à vis du changement climatique, en observant ses réactions et ses mutations face à une bactérie, le *Vibrio Tapetis* (maladie de l'anneau brun). Des rencontres ultérieures avec d'autres scientifiques travaillant sur l'acclimatation et l'adaptation des huîtres dans le cas de contamination du milieu marin (micro-organismes pathogènes, microalgues toxiques, microplastiques, polluants organiques ou métaux lourds²) ont élargi nos représentations et compréhensions du monde marin et du Vivant plus généralement. De quelles façons l'existence des invertébrés et l'habitabilité du milieu marin ont un impact direct ou indirect sur la santé, l'économie, le social, le culturel de l'existence humaine ? L'imbrication de tous ces socio-écosystèmes montre bien à quel point nos existences inter-espèces (humains, non-humains et milieux) sont interdépendantes.

UNE PROPOSITION

Face aux enjeux relevés par les laboratoires scientifiques, les organismes de santé publique et de défense de la Biodiversité, et les différents porteurs d'enjeu (habitants, pêcheurs, élus, etc.) NacrE répond par une recherche-crédation-action. La proposition consiste en une exploration transdisciplinaire qui élaborera des *éco-fiction*s mais aussi, dans une deuxième phase, des cartes cognitives³ de ces *territoires existentiels mouvants*. Ces territoires existentiels mêlent et hybrident les arts, les sciences humaines et les approches en sciences de la mer autour de problématiques d'adaptation et de mutation. Ils cherchent ainsi à présenter et valoriser une approche

¹Christine Paillard, directrice de recherche CNRS, laboratoire LEMAR - IUEM

² Données Ifremer et Agence Régionale de Santé Bretagne

³ Ses cartes *cognitives*, qualitatives et exploratoires, seront produites au sein d'un projet intitulé "Récits et imaginaires croisés des socio-écosystèmes - Rade de Brest et bassins versants", coordonné par Adélie Pomade (Amure/ZABrl) et Isabelle Elizéon.

inédite du Vivant.

Au travers de NacrE et de l'exploration de *territoires existentiels*, il est ainsi proposé d'aborder et d'interroger nos représentations et notre relation au Vivant dans une nécessaire transformation de nos visions, capables de prendre en compte le devenir commun des humains, des non-humains et de leurs milieux.

Pour l'équipe du projet, il s'agit de trouver des chemins et des moyens de décentrement, de déplacement à partir de notre humaine condition afin de stimuler de nouveaux modes d'être(s). L'objectif est à la fois esthétique, pédagogique et transformatif. Il vise à permettre de sentir et penser autrement nos vulnérabilités, nos interdépendances et les possibles adaptations et métamorphoses inter-espèces. Ces métamorphoses de l'être se situent dans des territoires mouvants communs qui s'envisagent à la fois dans des dimensions géographiques et historiques mais également symboliques et existentielles, là où la question du vécu et de l'intime est valorisée.

UNE METHODOLOGIE : LA RECHERCHE-CREATION-ACTION

Changement climatique, crise écologique, crise sociétale, en somme polycrises. Nous observons et prenons nécessairement part à l'évolution de nos sociétés, humaines et non-humaines, et essayons d'adapter nos pratiques et nos outils pour trouver de nouvelles voies de co-existence⁴. Dans le champ de la recherche scientifique, dans celui de la recherche artistique et de la création, les modes de production de connaissance, mais aussi les formats évoluent simultanément. Toutes ces mutations demandent de s'interroger sur les modalités mêmes et les perspectives

⁴ Je pense notamment au projet *Lou Pastoral* - fiction corporelle avec l'artiste-chercheur Boris Nordmann, produit par Quartier Rouge et Old School.

de la recherche, de ses épistémologies, qu'elles soient scientifiques ou artistiques. De ce fait, elles engendrent également une reformulation des modalités de restitution. Et, dans le cas d'une démarche combinant recherche-crétion-action comme celle de NacrE, ces mutations conduisent également à une reformulation des modalités de transmission.

L'approche mise en place au sein du projet NacrE est particulière : elle combine et hybride des pratiques de recherche scientifique, de création, de terrain et d'actions auprès de différents porteurs d'enjeux. Cette méthodologie transdisciplinaire évolutive tend à favoriser une production croisée et non-hiérarchisée de connaissances et de pratiques. Pour pouvoir évoluer et s'adapter, elle se doit ainsi de rester « ouverte » (Eco, 1965), c'est à dire capable d'intégrer tout au long de sa trajectoire des acteurs, des visions et des pratiques émanant de mondes différents qui détermineront à la fois la forme et le contenu. Cet aspect nécessite donc d'impliquer des personnes relevant de champs disciplinaires, de pratiques et de types de savoirs différents. Cette méthodologie transdisciplinaire inclut également une pratique de terrain de type ethnographique permettant d'appréhender une problématique en y intégrant de multiples facteurs hétérogènes à même de rendre compte de la complexité (Morin, 2005) et du tissage des situations, des acteurs et des phénomènes en présence.

Reprenant l'approche entremêlée du *Chthulucène* dans la pensée d'Haraway, la recherche-crétion-action du projet NacrE a ainsi vocation à tisser des liens, connaître et penser, former des mondes et raconter des histoires grâce et avec d'autres histoires. Il s'agit de faire émerger des mondes en formation non pas seulement dans une seule finalité esthétique et kinesthésique mais aussi dans le but de nourrir des champs disciplinaires variés, tels que celui des sciences humaines, des sciences de la mer ou encore ceux de la pédagogie et de la formation.

Les sens doivent faire sens pour orienter notre rapport au monde.

(Le Breton, 2006)

EXISTENCES, TERRITOIRES, CIRCULARITES

Explorer, arpenter, s'immerger, composer dans et avec un territoire dans une dynamique de décentrement et de déplacement, engendre une première nécessité, celle de penser à la notion même de territoire. Cette notion polysémique relève, en effet, à la fois de données cartographiques, géographiques, historiques, écologiques, anthropologiques, sociologiques, politiques, administratives et culturelles. Elle combine ainsi un ensemble d'éléments et de sens pour penser et se représenter les lieux, les situations, les phénomènes, les flux et les différentes formes qui constituent le Vivant.

Pour le psychanalyste et philosophe Félix Guattari, il s'agit d'approcher cette notion de territoire par le biais d'une construction croisée entre productions objectives et subjectives. Le territoire devient ainsi une réalité mouvante et transversale, en devenir constant. Il s'imbrique et s'entrelace dans ce que Guattari propose de penser justement au travers de *trois écologies*, à la fois écologie environnementale, sociale et mentale.

*Transversalité jamais donnée comme « déjà là »,
mais toujours à conquérir à travers une pragmatique de l'existence.*
(Guattari, 1992)

Cette approche entre en forte résonance avec nos propres outils d'expérimentation dans le projet NacrE. En effet, nous cherchons à croiser les données et les flux, extérieurs et intérieurs, réels, imaginaires et fantasmés -

informations à la fois sensibles, intellectualisées, résultants d'analyses et d'observation, d'expériences et d'intuition.

Il s'agit, comme l'a pensé Guattari, de comprendre comment un territoire peut s'élaborer par le biais d'un tissage complexe entre une subjectivité individuelle et collective et ce qui relève de données objectives. Mais aussi - et cela nous semble fondamental dans une dynamique de réciprocité et d'interpénétration - comment cette subjectivité va s'élaborer à partir du territoire lui-même. Il devient ainsi crucial d'observer la façon dont un lieu s'agence au travers des expériences humaines et non-humaines, des déplacements, des histoires intimes, des sensations et des affects, des différents états, conscients ou non, amenant à concevoir le territoire, non pas seulement de manière extensive mais également de façon intensive (Vergriete, 2023).

Cette approche permet de faire émerger l'idée que les trajectoires existentielles peuvent être perçues comme des territoires. Par des dynamiques de trajet, de passage, d'ancrage, de déterritorialisation et de reterritorialisation, il serait possible de (re)constituer de nouveaux territoires subjectifs plus vivables et plus vivants (Guattari, 1989). Car lorsqu'on parle de crises au sein de l'Anthropocène, du Plantatiocène ou du Capitalocène, on omet bien souvent de parler d'une crise existentielle et d'une crise de la sensibilité.

Les crises multiples au sein desquelles nous devons désormais exister font apparaître, comme le souligne justement Limido (2023), une forte tendance à la collapsologie ou une fascination pour la conquête et la colonisation de terres interstellaires. Ces crises engendrent également une nouvelle forme corollaire d'angoisse, nommée désormais *éco-anxiété*. Que faire alors face à cette dévastation de la vie terrestre ? Que faire pour espérer et penser un futur habitable ? Comment stimuler de nouveaux modes d'être, dans de nouvelles possibilités d'énonciation, de

signification, de représentations et de relation entre les formes de vie ?

Les dynamiques mises en place dans le projet NacrE et dans celui des *territoires existentiels mouvants* se rapprochent de cette vision guattarienne à la fois géopoétique, géo-somatique, géo-esthétique et géopolitique. Les processus d'écriture des *éco-fictions* des artistes de NacrE, constituées d'une forte dimension poétique, permettent la création continue de territoires inédits au sein desquels peuvent naître de nouvelles manières d'être au monde, et donc de le sentir, de le penser. La communauté d'artistes-chercheurs, de scientifiques, de porteurs d'enjeux divers (étudiant.es, associations, tutelles, etc.) souhaitent ainsi travailler à développer une *éco-sensibilité* capable de dévitaliser l'*éco-anxiété* ambiante.

Les rencontres, les relations, les tissages et les greffes (imaginaires ou réelles) nous redéfinissent sans cesse, selon une mobilité et des agencements imprévisibles. Tant que nous sommes vivants, donc pris et dépris, attachés/détachés à un lieu, nous accueillons, rejetons, intégrons ou contaminons les autres, bon gré mal gré, dans une dynamique d'encerclements et d'interpénétrations mutuels. La crise de la COVID nous a confronté de façon accrue et concrète à ces phénomènes que, par ailleurs, nous vivons à chaque instant, sans en prendre nécessairement conscience.

Dès lors, l'existence ne peut que se percevoir comme un territoire aux « bordures actives, flottant au milieu d'un maelström au devenir permanent » (Heuzé, 2023). En paraphrasant Haraway, dans une de ses *fabulations spéculatives*, nous devrions nous envisager comme des « Enfants du Compost ». Tel le personnage de la petite Camille, nous garderions en mémoire la chair du monde, permettant ainsi à celui-ci de redevenir habitable dans un « monde multi-spécifique renouvelé ». Ana L. Tsing (2022) de son côté, dans un *flux mycorhize* relié avec la pensée d'Haraway, parle de la nécessité de préserver les assemblages multi-espèces dans des dynamiques de

résurgence afin de limiter les phénomènes de proliférations.

Palourde, huître, vase, coque, telline, blaireau et phytoplancton, laminaire, zostère, immortelle, oyat et criste marine, salicorne, anémone de mer, céphalopodes et salamandre, bernache, mouette, fou de Bassan, gravelot, Saint-Pierre et labridé, poisson scorpion, zooplancton, diatomées, phoque, grand dauphin et bruyère, pin, chêne, hêtre, genêt, chien, chat et musaraigne, lézard, humain, rat, taupe et marais salant, grève, vase, tourbière, estran, langouste et reflux, flux, marée, poulpe, vasière et goéland se croisent et s'interpénètrent, dialoguent, copulent et se délectent les uns les autres, pour raconter les jeux turbulents de toutes les formes du Vivant.

T.E.M. 1

(Territoire existentiel mouvant 1)

Petite Mer de Gâvres (Morbihan)
Janvier et juillet 2021

La première exploration en Mer de Gâvres avait pour objectif de découvrir un territoire au sens géographique, mais également d'explorer ces espaces littoraux dans une visée esthétique et somatique. Il s'agissait de débiter un travail d'enquête artistique et ethnographique qui permettrait de poser les jalons de futures expérimentations en recherche-crétion-action, dans le domaine de l'art-science : croisement et possible hybridation de connaissances et de savoirs relevant de la création artistique, de la science de l'art, des sciences humaines et des sciences de la mer.

Des scientifiques en sciences de la mer cherchent donc à comprendre comment réagissent et s'adaptent les coquillages bivalves au changement climatique et aux diverses agressions extérieures, en majeure partie liés à l'activité anthropique

et au réchauffement climatique. Des expériences sont ainsi menées sur le temps long par exemple dans le cadre de l'IRP Climclam, du projet Maresistome ou encore du projet Habis, au sein de l'Institut Européen de la Mer. Pour l'équipe de NacrE, dans cette première exploration *géo-ethno-poético-somatique*, d'autres questionnements ont alors émergé : quelles sont les représentations humaines du Vivant ? Quels liens l'humain entretient-il avec ce qu'il appelle la *Nature* ? Comment perçoit-il la crise écologique, climatique et sociétale ? Comment s'y adapte-t-il ?



Ces questions initiales allaient devenir le soubassement de tout le projet, le fil rouge pour dessiner et constituer des espaces d'expérimentations à la fois individuelles et collectives, possibilités transformatives de nos perceptions et de nos représentations. Ces dynamiques de transformation auraient ainsi pour vocation de devenir des contributions dans les solutions à trouver pour un monde commun vivable.

La première étape fut donc l'immersion en Petite Mer de Gâvres en janvier et juillet 2021 : une petite mer *intérieure* d'un point de vue topographique et géophysique. Simultanément, le terme « intérieur » devenait programmatique. Arpenter, marcher, découvrir, explorer, humer, regarder, toucher, goûter un espace et un territoire extérieur. Dans la découverte de celui-ci se dessinait un territoire intérieur, rendu vivace et concret, par le vécu de l'expérience, par les perceptions de cette mer qui s'élaboraient au gré d'un *sentir-penser* (Escobar, 2018). La question souvent controversée du *sensible* se matérialisait ici dans le dépassement d'une pensée dualiste occidentale permettant dès lors de penser-sentir sans séparer émotion et raison, corps et esprit, nature et culture, « sauvage » et « civilisé », etc.

La démarche exploratoire fut d'abord individuelle. Pour Isabelle Elizéon, cela consistait à tisser un premier territoire existentiel à partir de trajectoires et d'expériences où étaient utilisées différents moyens d'appréhension du milieu : l'incarnation par la marche, la contemplation, l'observation, le corps en mouvement, le temps de l'effort, de l'orientation, du repérage, du plaisir de la découverte ; la captation de ces moments, la mise en place d'une vision basée sur l'image photographique ; l'expressivité, a posteriori, par le geste du dessin, du trait qui reproduit l'expérience, la mémoire d'une forme, d'un paysage, d'une sensation, d'une information et la déplace vers les espaces subjectifs du souvenir, du vécu et de la création.

Le deuxième temps fut collectif. Isabelle Elizéon était accompagnée cette fois

d'un anthropologue, Fabien Riera, dans une appréhension partagée de ce même milieu du *continuum* entre terre et mer. Cette fois, il s'agissait d'enquêter avec des outils respectifs puis de partager avec un public (habitant.es, touristes de passage) cette enquête *géo-ethno-poético-somatique* de la Petite Mer de Gâvres, lors d'une installation à la Tourelle St François, à Port-Louis (56).

L'objectif de cette installation était de faire découvrir, d'échanger, d'apprendre et de réfléchir à nos visions et perceptions croisées de cette petite mer intérieure et de ses habitants, humains et non-humains. Le processus d'enquête et de création est pris alors dans un tissage de pratiques et de relations complexes qui déplace les habitudes et les représentations de cet espace, d'abord perçu comme géographique et culturel. Il met à jour des modalités de représentation et de pensée que nous avons défini à ce moment-là selon trois dynamiques complémentaires : géopoétique, anthropoétique et biopoétique - système d'interprétations et d'interpénétrations s'élaborant en fonction de l'histoire et du cadre référentiel de chaque individu.

Cette exploration croisée, prémices du projet art-science NacrE, faisait émerger nettement des trajectoires existentielles plurielles et combinées. Nous voyons et percevons en fonction de là d'où nous venons, de ce que nous sommes, de ce que nous faisons, de ce que nous croyons. Nous percevons et interprétons en fonction de nos propres territoires existentiels.

Je vois la Mer de Gâvres en tant qu'artiste. Je vois la Mer de Gâvres en tant qu'habitant.e de cette région depuis quatre générations. Je vois la Mer de Gâvres en tant que pêcheur à pied de palourdes et coques. Je vois la Mer de Gâvres en tant qu' élu de la commune de Riante. Je vois la Mer de Gâvres en tant que touriste avec un camping-car. Je vois la Mer de Gâvres en tant que windsurfer. Je vois ou je ne vois pas. Je ne vois pas vraiment cette Mer car elle

me fait peur ; je ne sais pas nager. Je vois en tant que...

Après ces explorations en solo puis en binôme, la création et la présentation de ces vécus singuliers et croisés en image, en son et en textes sont venus rendre compte de cette première étape. Durant cette phase, le projet NacrE a amorcé une dynamique particulière de création d'*éco-fictions* où ont été valorisés des trajectoires et territoires existentiels qui allaient bientôt être définis comme concept opératoire en tant que T.E.M (Territoires Existentiels Mouvants). Suivront d'autres temps de résidence de recherche-crédation en 2023 dans cette même dynamique de déplacement et de décentrement perceptif afin d'interroger nos représentations du Vivant et nos capacités humaines à faire face à l'altérité biodiverse (Morizot, 2016).

T.E.M. 2

(Territoire existentiel mouvant 2)

Petite Mer de Gâvres (Morbihan)
Février, mai et juin 2023

En 2023, la deuxième exploration a eu pour but de continuer l'immersion en Mer de Gâvres pour créer des *éco-fictions* qui, cette fois, intégreraient fortement les notions d'adaptation par le biais de la plasticité, du rituel et du « devenir autre ». Isabelle Elizéon allait cette fois travailler avec un danseur-performeur, une artiste plasticienne et un vidéaste⁵. Une deuxième rencontre avec le public était également prévue au travers d'une exposition, d'une courte conférence et d'un échange plus formel autour du changement climatique et de sa perception par les habitant.es de ce territoire géographique, incluant ainsi, de fait, l'émergence des territoires existentiels de chacun.e.

L'approche était toujours *géo-ethno-poético-somatique* et se penchait plus

⁵ Dans l'ordre: Frédéric Rebière, Valérie Luong, Joaquim Afonso da Silva

précisément sur les capacités adaptatives de l'équipe en présence. Chaque membre de l'équipe cherchait autour de la même question avec ses moyens et outils spécifiques. La diversité des approches et l'appréhension, la perception du milieu étaient d'autant plus grande que chacun.e avait une expérience et un vécu différent de la petite Mer de Gâvres. Il ne s'agissait donc pas de lisser ces différences mais plutôt de les laisser affleurer, de faire avec, afin de valoriser les trajectoires existentielles et les représentations de chacun.e.

Chaque artiste était chargé.e de mettre en place un protocole (ou une absence de protocole), un canevas, une méthodologie, des improvisations pour arpenter et dessiner son territoire existentiel de la petite Mer. Il s'agissait encore une fois de constituer des espaces d'expérimentations individuelles, puis des espaces d'itérations collectives afin de faire émerger des possibilités transformatives de nos perceptions et de nos représentations.

La consigne pour toutes et tous était la suivante :

Se mettre en position d'étreinte avec le monde.
(Le Breton, 2006)

Cette posture découlait directement de la première immersion effectuée en 2021, expérience sensorielle, poétique et incarnée. Il s'agirait de goûter l'autre (la petite mer) et se faire goûter par elle à notre tour dans une dynamique de don et de contre-don, d'engendrement mutuel. Cette approche visait, par agrégations d'expériences communes successives, à constituer un devenir collectif. Ce devenir collectif s' imagine comme celui d'une *Poétique de la Relation* (Glissant, 1990). Poétique que Glissant imagine davantage dans des liens rhizomiques entre humain.es dans l'étendue géographique et qui, dans le projet NacrE, cherche à étendre cette poétique de la relation à l'ensemble du Vivant et de ses milieux. Il se construit dans une relation d'incertitude, dans la perception qu'on en a, dans le vécu qu'on en

pressent, dans une perception planétaire du *Tout-monde* glissantien, où transferts, mutations et créolisations s'accélèrent et s'emmêlent. Le *Chthulucène* d'Haraway n'est pas loin...

Pour le premier temps de résidence en février 2023, la consigne était la suivante : « nous partons sur l'estran, chacun.e avec ses bagages, ses envies, son rythme. Nous essayons de débusquer en nous, autour de nous, ce qui va déclencher le désir d'explorer, de s'immerger, de transporter ses sens ailleurs, dans des zones perceptives inconnues. Nous échangerons ensuite, nous partagerons nos impressions, nos trouvailles, nos doutes et pourquoi pas, nos angoisses devant l'inconnu. Nous reviendrons une autre fois pour écrire, filmer, archiver et composer une *éco-fiction*. » Dans un premier temps, le danseur Butô et performeur, Frédéric Rebière, a lu et regardé les textes et images produits pendant les résidences en 2021. Il a rapidement arrêté, préférant partir à la découverte de la petite mer avec peu d'informations afin d'être encore à peu près « vierge » de tout récit.

Le « devenir bivalve » : l'homme, la palourde et le chien

Nous voilà donc partis (Frédéric et Isabelle) pour une première journée sur et autour de la petite Mer, arpentant plus précisément l'île Kerner et la longue route de sable (discret hommage à Pasolini) qui mène, entre digue et vasières, au bourg de Gâvres.

Sur l'île Kerner, nos pas nous ont mené dans les zones de vasières, à marée basse. Là, je me suis attardée à photographier des emmêlements de buissons, des strates géologiques mises à nu, des trous d'eau où se reflétait le ciel. Frédéric scrutait l'eau stagnante dans les vasières et écoutait le cri des corneilles dans la lande déserte. Soudain, il a remarqué une empreinte de chien dans la vase, au fond d'un trou d'eau.

Il m'appela et nous restâmes pensifs devant ce qui déjà nous contait une histoire.

Frédéric se questionnait : un chien était-il mort ici ? Noyé ? Ne restait qu'une empreinte énigmatique. Était-ce bien une trace de patte de chien ? Il avait dû lutter jusqu'à épuisement ? Nous entendions aboyer au loin. Il était peut-être vivant, alors ? Ou bien était-ce un écho ? Une réminiscence de l'aboiement déjà disparu ? Mais peut-être le chien s'était tout aussi bien enfoncé lentement dans la vase et avait disparu. Y avait-il des sables mouvants par ici ? Les vasières étaient profondes, la terre était sombre, collante. Le chien se serait alors dissout dans la vase, chair putréfiée contaminant l'habitat des bivalves présents sur l'estran. D'autres questions surgissaient : la palourde pouvait-elle s'adapter à ce type de contaminations organiques ? Ou mourrait-elle à son tour ? Mangerait-elle un chien ? Vivait-elle d'ailleurs dans les vasières ou plutôt sur un terrain plus léger, mélange de sable et de gravier ?

A la fin de cette première expérience mi-réelle, mi-fictionnelle, nous avons gardé une phrase qui faisait écho à tous deux : « la palourde mange le chien ». Mais alors la palourde survit-elle ?



Pour Frédéric, peu à peu, la marche sur l'estran devenait le moyen concret de découvrir un territoire géographique, mais aussi un écosystème, des activités anthropiques, des habitats humains et non-humains, celui de la palourde particulièrement, et des sons, des formes, des odeurs donnant vie et histoire à des espaces qui, dans une approche sensible, devenaient foisonnants et énigmatiques. Frédéric se souvint alors de la danseuse Mary Wigman qui disait, en substance, qu'un espace demande qu'on l'approche avec la plus fine attention, et qu'on sache que même s'il est nu, cela ne signifie pas pour autant qu'il soit désert ou vierge. Une autre relation était en train de se tisser entre à la petite Mer de Gâvres et le danseur, et par extension, elle se tisser différemment aussi pour Isabelle, après les premiers temps de résidence effectuée seule ou avec l'anthropologue, Fabien Riera.

La deuxième phase de l'exploration s'est déroulée en mai 2023 alors que le temps était plus clément. Pour Frédéric, cette étape demeurait pleine de

questionnements et d'inquiétudes. Quels protocoles allait-il mettre en place ? Allait-il danser la palourde ? Danser avec elle peut-être ? Danser comme elle, sur elle, avec une palourde greffée sur le dos ? Il pensa réaliser le corps mou d'une palourde géante en silicone pour effectuer une sorte de greffe dans son dos. Il laissa finalement cette idée de côté. Plus tard, Isabelle allait peindre le corps mou d'une palourde (ou ce qui pouvait y ressembler) à même la peau du dos du danseur avant qu'il ne parte en improvisation dans les trous de vasières à marée basse. Pendant les trois jours d'exploration *in situ*, Frédéric décida de repartir à la découverte du milieu où nous avions repéré une sorte de cimetière de coquillages (palourdes, coquilles Saint Jacques, coques et huîtres) le long de la « route de sable » qui menait au petit bourg de Gâvres. C'est donc là que nous avons séjourné chaque jour sur les heures de marée basse, accompagnés du vidéaste, Joaquim Afonso da Silva.

Pour Frédéric, l'exploration somatique allait débuter en observant la manière dont son corps évoluerait dans un nouveau milieu à la fois humide, froid, glissant et vaseux. Quelles seraient les sensations éprouvées ? Dans quel état ses sensations le mettraient-il ? Le « devenir palourde » devait-il passer par un oubli des repères corporels habituels du danseur ? Frédéric jugea qu'il faudrait peut-être passer par un oubli de soi pour entrer dans un vivre/respirer/bouger palourde. Il décida donc de faire corps avec ce milieu inconnu, de s'y abandonner. La pratique de la danse Butô lui permet et l'invite à vivre des dynamiques de métamorphose, en ressentant différemment, en mettant en alerte ses sens autrement, en modifiant sa façon de toucher, d'humer, de respirer, de se mouvoir, de regarder. Pour Frédéric, une piste s'ouvre nettement. Le Butô ne serait-il pas la voie pour « devenir autre » ?

DU BUTO

Il faudrait sans doute partir du rapport au silence, du rapport aux ténèbres aussi, à la naissance et à la mort, du rapport à l'entre-deux mondes, au cosmos, du rapport à l'ambiguïté et à la bisexualité. Il faudrait à nouveau invoquer T. Hijikata et A. Artaud. De cet espace-temps, inédit pour les occidentaux, où se joue en même temps la douleur et l'absence, la transgression, le secret et l'enfouissement (Elizéon, 2023). *Palourde, je te suis dans tes sédiments composites, je m'enfouis comme toi. Et faire face alors à sa propre désintégration : je suis le chien qui se dissout dans la vase. Je suis le chien mangé par la palourde.* Dans une réinvention qui place le danseur entre l'invisible et le flottant, là où le corps devient le support de cette désintégration. Voilà que surgit la fin de la pensée dans un espace primal envahi par le cri métaphysique de la chair (De Lamberterie, 2012).

Dans la pratique du Butô, l'entraînement du corps du danseur vise notamment à s'ouvrir pour être à même de recevoir les esprits, les *kami* - entités non-humaines, esprits de la Nature, ou encore esprits des morts de la religion Shintô. Le danseur est alors littéralement « accroché » par le *kami* et se meut sous son commandement. Le corps devient ainsi réceptacle d'un au-delà proprement physique. A partir de cet état, comment envisager le prochain pas, le prochain geste ? Quelle urgence pourrait mettre le corps en mouvement ? La danse Butô est ainsi difficile à appréhender pour un occidental. L'esthétique du mouvement se dessine dans un au-delà d'une beauté formelle, habituelle des cultures occidentales. Le maître de Butô, Kazuo Ôno, demandait par exemple à ses danseurs la raison du moindre de leur geste, en leur enjoignant de ne le faire que dans une absolue nécessité provenant d'un état intérieur. De son côté, le fondateur de l'*Ankoku Butô*, Tatsumi Hijikata, expliquait dans son emblématique *Danseuse Malade* que « le corps n'était pas ce que je possède, de même, membres et corps étaient oubliés » ou encore « un autre corps est en train de

sortir de mon corps, soudainement, comme une écriture brutale » (Hijikata, 1983). Un corps autre est ainsi à chercher, à explorer en plongeant dans le fond de son être, pour s'en delester, pour s'ouvrir, et être mu par des forces qui nous dépassent. Dès lors, le.la danseur.se peut apprendre à dépouiller son corps des formatages et des représentations sociales, pour s'essayer à percevoir le monde, mais aussi soi-même, de façon inédite. Dans cette quête, on retrouve une nécessité de sortir de l'humanité même pour retourner vers le non-humain et, de cette manière, revenir aux enjeux fondamentaux de l'existence : la survie.

Plonger dans l'expérimentation du « devenir bivalve » a permis au danseur-performeur de transformer ses habitudes perceptives en s'ouvrant à une altérité radicale, dans un foisonnement de sensations inédites. Frédéric ne sait pas si il est devenu palourde. Et ça n'était pas le but quoiqu'il en soit. Par contre, il a réussi à sortir de sa condition humaine habituelle pour entrer dans une zone de contact avec d'autres modes d'être. Dans cette rencontre multisensorielle, il a créé un lien et une relation avec la petite mer de Gâvres totalement inédite. Dans un entretien filmé que nous avons fait ensemble, suite à ces improvisations, je remarquais que la vase des trous d'eau où improvisait Frédéric avait soudain pris la consistance d'un espace matriciel, devenant le liquide amniotique d'une nouvelle naissance.

Désormais, ce lien créé offre à Frédéric la possibilité d'élaborer de nouvelles représentations de ces milieux littoraux qui étaient, auparavant, de simples et beaux endroits de promenade ou encore une source possible de dégustation de coques ou de palourdes. Son expérimentation dans les vasières où son corps était immergé, envahi par les odeurs d'iode, de sel, de végétaux décomposés, de matières organiques non identifiables, l'aide désormais à déployer un nouvel imaginaire kinesthésique. Il a dessiné un nouveau territoire existentiel grâce au décentrement effectué, déplaçant ses connexions nerveuses, sa mémoire kinesthésique. Son

processus d'écriture, basé sur l'improvisation, met à jour un mouvement dynamique de reliance et de métamorphose. Frédéric s'est laissé habiter, goûter, guider par la palourde et son milieu qui, pendant quelques instants, est devenue sa compagne, sa sœur, sa mère, sa cohabitante.

Nous l'avons suivi dans son exploration, quelquefois au plus près de lui, lui parlant, échangeant, modifiant son improvisation, nous cognant à une main, un dos, sentant son souffle. D'autre fois, sans intervenir, loin de lui, à l'affût de ses gestes, de ses déplacements, de sa course, de sa disparition/apparition, de ses plongées dans les trous d'eau, comme l'être de l'entre-deux qu'il était devenu. Adaptation. Métamorphose aussi. Invention de nouveaux rapports au monde, au Vivant. Cette expérience en petite mer intérieure laissait apparaître de nouvelles relations et des tentatives humaines de *devenir autre*. En suivant Frédéric, nos imaginaires ont aussi été modifiés, éclatant les carcans et les normes de l'imaginaire. Cette expérience a permis de rendre concret et palpable ce qui n'était au début qu'une *éco-fiction* pour conter une expérience artistique à partir de données scientifiques sur l'existence de la palourde japonaise et son adaptation au réchauffement climatique, aux bactéries, à la surpêche, etc.

Frédéric rappelle que, pour lui désormais, il s'agit de changer de point de vue, d'échanger nos points de vue, d'interroger nos regards, nos visions, de changer d'axe, regarder la tête en bas, humer l'air avec le bout des doigts, chercher les espaces ouverts à l'intérieur de soi, décroiser pour créer un espace commun, un vivre ensemble. Et continuer d'improviser en gardant en soi cette certitude tremblante : nous ne sommes pas plus, pas moins qu'une palourde enfouie dans la vase.

LE « DEVENIR ESTRAN » : HONORER LA TERRE

Cette fois-là, en cette fin mai 2023, il faisait très chaud. L'artiste plasticienne, Valérie Luong, avec l'aide du photographe, Bob Nicol, avait décidé de nous amener sur « l'île aux pins », située elle aussi en Mer de Gâvres et accessible à pied à marée basse. Nous sommes ainsi partis pour quelques heures avec, outre le matériel vidéo et photographique, celui de Valérie composé de crayons, encres, feutres, chiffons, bâtons de pastel, pinceaux, récipients et bouteille de court-bouillon de poisson, le tout emballé pendant des heures, avec précaution, dans des morceaux de drap blanc lié par des liens de coton. Valérie emportait aussi avec elle un rouleau de papier, une toile blanche, des petites porcelaines, une décoction de curry et, bien sûr, de la nacre, dans un gros pot hermétique.

Une tension particulière émergeait de tous ces préparatifs et de notre trajet collectif vers l'île aux pins. La veille, nous avons filmé et conversé longuement dans l'atelier de Valérie, sous les toits d'une grande bâtisse à Port-Louis. L'ambiance était autre. L'artiste nous recevait dans son univers. Des toiles jonchaient le sol, des coquillages et du bois flotté habitaient les tables. De la nacre, des bouteilles, des encres, des pots de fusains, des collages de papier blanc, beaucoup de livres, des rouleaux de toiles soigneusement rangés. Un foisonnement d'objets. Tout un univers, un rythme, un espace, une musique, des rituels que Valérie nous présentait et nous expliquait à la lumière de cet après-midi chaud de printemps. La sortie de l'atelier vers la Mer de Gâvres et l'estran, générait un autre état, inédit et troublant pour elle. Face aux nécessaires étapes d'improvisation et d'adaptation à ce milieu que Valérie connaissait finalement très peu, l'anxiété s'était immiscée en elle. Tout se jouait là, dans ce déplacement.

Enfin, nous nous sommes arrêtés sur la grève, voitures garées près des habitations. Nous avons, qui chaussé des bottes, qui mis des "tongs", qui enlevé tout simplement les chaussures pour marcher pieds nus sur le sol craquelé par le sel. Les différents sacs et rouleaux ont été mis sur les épaules pour rejoindre l'île, à quelques centaines de mètres de là. Ce trajet nous fit entrer rapidement dans un autre monde. La morsure du soleil, la chaleur intense, la lumière aveuglante, l'odeur fétide des algues putréfiées, des épines d'ajonc qui quelquefois égratignaient la peau d'une jambe ou entraient dans la plante d'un pied : tout cela nous transportait dans un monde inédit qui, contre toute attente, nous amena à imaginer que nous marchions dans un désert. Quelquefois, nous hésitions, nous stoppions, nous trébuchions ; nous nous enfoncions dans une boue gluante qui, quelques mètres plus loin, se métamorphosait en dures craquelures rugueuses de sel et de sable.

Nos sens étaient altérés, notre imaginaire surpris, notre regard ébloui. Nous mettions nos corps à l'épreuve et l'estrans recevait ces corps et les goûtait. De la même façon que Frédéric était devenu palourde, nous étions en train de nous laisser transformer par l'estrans de la Petite Mer. L'île se rapprochait. Au centre, les pins se dessinaient, fins et élancés vers le ciel. Nous arrivions à destination. Des odeurs sèches de buissons brûlés, d'aiguilles de pin et de cailloux chauffés au soleil de midi nous accueillirent.

Subsistent de cette traversée seulement quelques images car le vidéaste était, lui-même, en prise avec son propre corps et son matériel vidéo, devenu soudain trop lourd. Dans la soirée de cette même journée, il déplorerait ne pas avoir pu saisir ces instants de traversée qu'il avait jugés pourtant extraordinairement beaux et inédits. Subsistent quelques images de ces craquelures, du sol fissuré, des espaces désertiques.

Pour reprendre la pensée de Foucault (Sforzini, 2014), cette expérience nous a montré la capacité du corps d'être à la fois ancré, incarné, éprouvé tout en ayant cette capacité à être toujours ailleurs, relié à tous les ailleurs du monde, voir même ailleurs que dans le monde même. Car, comme le souligne bien Foucault, le corps alimente le désir d'utopies. Finalement, c'est ce que nous désirions dans le projet. Au travers de nos corps, d'abors *topies impitoyables* (Foucault, 1966), puis au travers de l'exploration de ces nouvelles trajectoires existentielles îliennes, nous souhaitions créer d'autres mondes, et peut-être ainsi créer de nouvelles *écotopies* (Delorme, 2019). La topographie de l'île aux pins, la traversée, l'isolement engendré par notre installation éphémère sur l'île ont permis de faire émerger un nouveau territoire existentiel *écotopique*, cette fois, collectif.

Une fois le lieu de l'installation trouvé, l'artiste plasticienne a déposé ses affaires sur le sol craquelé, à l'orée du petit bois de pins, au centre de l'île. Elle a déroulé sa toile, longue bande de papier blanche. Elle déposa à côté des crayons et pastels. Un livre, *Chaosmos*, de Michel Collot. En remarquant le livre, je me rendis compte que *Chaosmose* et *Les Trois écologies* de Félix Guattari restaient pour moi des chemins inspirants pour l'ensemble ce projet. Le silence se fit sur l'estran, à peine perturbé par le cri strident de quelques goélands et, soudain comme pour nous ramener à la réalité du lieu, par une explosion sourde suivie d'un long nuage de fumée dû à un entraînement des fusiliers marins, présents au fond de la Mer de Gâvres.

Nous nous sommes dispersés lentement tout autour de Valérie et de la longue bande de papier étalée sur le sol. Nous avons observé autour de nous : bandes et interstices de roches où trois couleurs dominant : le rouille, le vert tendre et le grège jauni ; sédiments pierreux ou boueux, îlots de végétations courtes et sèches, de buissons d'ajonc, traces humaines en grillage déchiré, barrières cassées, botte abandonnée ; ossements d'oiseaux que l'artiste repéra à son tour. Elle décida de

ramasser ce squelette gracile blanchi par le soleil et le sel lorsque soudain retentit son cri. Valérie venait de se rendre compte qu'elle avait oublié ses précieux pinceaux dans son atelier. Dans la foulée, elle décida de rentrer les chercher. Je lui demandais alors de ne pas le faire, de s'adapter, d'improviser avec ce qu'elle avait. Nous restâmes tous en suspens, nous regardant, muets, attendant sa décision. Valérie se pencha et enleva ses bottes. Je fus surprise par ce geste ; elle qui ne marchait que rarement pieds nus. Mais cela voulait dire aussi : je reste. « Le sol est terriblement chaud » remarqua t-elle et de rajouter, « mes pieds sont très sensibles ».



Elle disposa les ossements sur la toile blanche. Ils l'assisteraient désormais. Ils complèteraient ses doigts, à défaut des pinceaux oubliés. La vidéo réalisée par Joaquim montre la gestuelle des doigts passant sur la blancheur éclatante du papier posé au sol. La nacre sèche ensuite dans les mains de Valérie. Je prenais aussi en photo ce moment-là : un gros plan sur la paume de ses mains tâchées de nacre. Ce moment racontait ce passage où le rituel et à la performance mis en place avaient

permis à Valérie de lâcher prise pour entrer dans une dynamique de métamorphose.

Le jus de poisson fût versé dans un pot, la décoction au curry également. Sans réfléchir, Valérie trempa ses doigts et traça sur la bande blanche. Elle s'inventa une

histoire muette que nous devinions dans le soin et l'engagement qu'elle mettait à tracer des signes sur la toile, à disposer les ossements, puis des algues séchées à côté. Elle dit à ce moment-là être entré en communication avec le milieu qui l'entourait. Dans cette déconvenue des pinceaux oubliés, elle avait accepté d'abandonner son univers habituel. Après le déplacement géographique de l'intérieur de son atelier vers la mer, elle avait entrepris un autre déplacement intérieur. Elle retrouva alors l'équilibre du geste, celui qui raconte et qui réunit. De fait, en la voyant œuvrant, nous nous sommes rapprochés et rassemblés autour d'elle. Nous écoutions l'engagement de tout son corps dans la danse du geste qui court sur la toile.

Puis après un moment, le geste se suspendit et Valérie se leva. Le vidéaste, Joaquim, anticipa son déplacement et courut se placer à quelques mètres de là. Quelque chose d'autre était en train de se passer. Valérie enleva soigneusement, un par un, les ossements, les algues, les cailloux d'abord déposées sur la toile. Elle la prit à bout de bras et se mit à marcher puis à virevolter, pieds nus sur le sol brûlant. Je repensais alors au rituel de la marche sur le feu (ou rituel de Pandialé) à la Réunion. Dans la communauté hindoue, la marche sur le feu est une cérémonie qui témoigne d'une marque d'engagement, de vérité et de pureté. Le pénitent traverse cette épreuve (un tapis de braises ardentes) et prouve ainsi un engagement qui honorera les dieux. Les marcheurs accompagnés du prêtre vont ensuite jusqu'à la mer ou la rivière afin de procéder à différents rituels de purification. On retrouve ce rituel de marche sur le feu, dans le Pacifique, à Tahiti. Cet après-midi-là, en regardant Valérie évoluer sur l'estran de la petite Mer de Gâvres dans le Morbihan, je l'imaginai réunissant en un même lieu géographique des territoires existentiels multiples. Elle incarnait alors à elle toute seule l'ensemble de ces territoires.

Dans son processus, Valérie nous a conviés à participer kinesthésiquement à l'œuvre en train de se faire. Nous avons suivi ses états, son évolution, ses hésitations,

sa transformation enfin qui, en tant que telle, relève déjà d'une performance au sens artistique. Son installation sur l'estran s'est développée comme une pratique qui a remis en question notre rapport sensible aux objets, à la situation, au milieu dans lequel nous nous trouvons. Elle nous a offert une extension perceptuelle dans une expérience polysensoriellement à la fois visuelle, posturale, tactile et auditive. Et elle l'a vécue elle-même. Avec son corps, grâce à sa performance, Valérie a établi un rapport intime et spatialisant avec le milieu de l'estran. Comme le danseur Frédéric Rebière, elle a fait corps avec, mettant en situation divers éléments, gestes et rythmes qui ont formé une sorte de « circuit ouvert » ; circulation d'énergies et de forces engendrant l'émergence et la réunion d'affects, de souvenirs, d'espaces et de temps dans cette éphémère communauté *écotopique* de l'île aux pins.

L'ART-SCIENCE COMME RELATION

Les *éco-fictions* du projet NacrE ont la caractéristique de vouloir s'ancrer, s'incarner dans des espaces et lieux spécifiques avec des problématiques soulevées par différents types d'acteurs en sciences du vivant, du système Terre, sciences humaines, arts, éducation, médiation, etc.). Ces *éco-fictions* vont tenter de répondre à des interrogations communes en tissant des relations avec et entre les socio-écosystèmes, composés de la faune et de la flore (terrestre et aquatique), de l'ordre minéral, des activités humaines et non-humaines, des habitats, des histoires, des croyances, des mémoires, des vestiges, etc.

Ces explorations permettent ainsi de nous aider à repenser les interactions entre les êtres humains et l'ensemble du Vivant en proposant de nouvelles perspectives. Ces socio-écosystèmes dans lesquels la communauté d'artistes-chercheurs s'est plongée (que l'on appelle également *milieux* en se référant à la mésologie de Augustin Berque, dans une pensée relationnelle du et par le *mi-lieu*, à

la fois *centre* et *entre-deux*) constituent un véritable ressort d'écriture capable de stimuler et amplifier le désir de nouvelles manières d'être(s) au monde. Mais il faut y plonger. Ou comme le propose un collectif porté par le Labex SMS de l'Université de Toulouse et travaillant autour de l'urgence écologique et de l'exploration de futurs possibles, il est nécessaire de *S'enforester*.

Au sein de cette recherche-crétion-action, les *éco-fictions* de NacrE participent à l'exploration, l'analyse et la réinvention de nos cadres et modes de pensée - réinvention requise par la situation d'urgence à la fois climatique, écologique et sociétale. Quoique controversées, les notions d'Anthropocène, de Capitalocène, Plantatiocène ou encore Technocène ont cet avantage de mettre en avant, comme je le soulignais plus haut, la nécessité de créer de nouvelles approches croisées et transverses. Ces approches semblent capables de rassembler ce que nous avons scindé en deux : nature et culture, humain et non-humain, corps et esprit, émotion et raison. Les crises que nous traversons nous rappellent ainsi que les évolutions physiques, scientifiques, techniques doivent être pensées en termes de coévolutions avec l'histoire des sociétés, de l'économie, de la politique et donc, logiquement, au travers des évolutions conjuguées des idées, des imaginaires, des cultures, des langues, des formes d'expressivité et des poétiques présents sur le système Terre.

L'art-science tel que nous l'évoquons et l'abordons dans le projet NacrE est ainsi à appréhender dans des rapports et relations multiples entre tous les plis de ces composantes, entre tous ces *mi-lieux*. Dans le sillage de la pensée de l'anthropologue A. Escobar, le projet souhaite participer à l'élaboration de nouveaux cadres de penser et de représentations où l'approche sensible, kinéssthésique, cognitive participe à l'élaboration de manières inédites de regarder, sentir, décrypter, penser le Vivant et la Terre. Dans le cas des explorations et des dynamiques instaurées par la communauté d'artistes-chercheurs de NacrE, le décentrement du point de vue invite à poser un

nouveau regard sur nos milieux. Les écritures élaborées nous font entrer en relation de façon inédite - c'est à dire pour nos imaginaires occidentaux de façon non hiérarchisée - avec la diversité du Vivant et du système Terre. Il s'agit bien de ranimer une *bio-poétique* commune, dans une conscience élargie d'appartenance, de coexistence et de partage de la vie et du terrestre.

En ce sens, la création artistique et la recherche-crédation deviennent des moyens, des outils de prise de conscience de la dimension relationnelle d'entrelacement systémique au sein d'une *nature-culture* réconciliée dans la multiplicité de perspectives co-agissantes et de forces plurielles en interaction. Pour cela, les œuvres créées ne sont pas tellement à regarder en temps qu'œuvres d'art. Car elles sont devenues des œuvres relationnelles. Elles dessinent de nouvelles cartographies esthétiques et existentielles qui peuvent produire des effets transformateurs, chez celui ou celle qui regarde, écoute, imagine mais également chez l'artiste lui/elle-même, comme on l'a observé dans les explorations de Frédéric et de Valérie. Ce n'est pas ainsi l'œuvre en soi qui compte, ce n'est pas sa valeur intrinsèque, mais ce qu'elle va produire sur celui/celle qui la reçoit et sur celui/celle qui la conçoit. Dans ce cas, il s'agit donc plutôt de parler de rencontre et de mise en relation avec une « part d'irrésolu en nous » (Morizot, Mengual, 2018). L'œuvre devient moyen et support pour l'émergence d'un soi élargi, d'une nouvelle conscience du monde.

TRANSITIONS ET TERRITOIRES EXISTENTIELS MOUVANTS

En 2021 et 2023, les explorations du projet NacrE ont permis de faire émerger et de valoriser de nouveaux *territoires existentiels mouvants*. Comme nous l'avons remarqué au travers de ces explorations, la notion de *trajectoire* et de *territoire existentiel* est à la fois objective car ancrée dans le concret d'une expérience

géographiquement, culturellement et historiquement située, tout en gardant une forte dimension subjective par le vécu intime de chaque individu, de ses états, de ses rythmes et temporalités, de la spatialité et des dimensions esthétiques qu'il.elle fait émerger. Ces territoires particuliers n'ont ainsi pas vocation à revêtir une identité et une réalité stable et définitive, comme peuvent l'être les territoires définis dans un sens strictement géographique, administratif ou encore étatique. C'est en cela qu'il demeure important de les qualifier de *mouvants*, étant à la fois multiples, rhizomatiques, archipéliques, et en perpétuelle mutation. Ils ne sont pas fermeture mais ouverture car ils relèvent de la mise en évidence d'un monde où coexistent tous les mondes dans :

« *Un processus de production constante de manières d'être par des actions délimitant des champs de possibilités, un mouvement concomitant de déterritorialisations et de reterritorialisations, de décontextualisation et réactualisations de subjectivités, d'appropriations et de représentations, en tant que vecteurs de transformation des modes d'existence.* » (Dréau, 2023, p.23)

En se réunissant autour d'expériences communes sensibles, la petite communauté d'artistes-chercheur.ses de NacrE - avec pour vocation d'intégrer au fil du temps des membres issus d'univers et disciplines diversifiés - a démarré un processus au sein duquel il était question d'explorer les questions d'adaptation et de métamorphose du Vivant au travers d'un *sentir-penser*. Au-delà du projet et au fil des recherches-actions menées, cette approche souhaite œuvrer au détissage d'une ontologie dualiste en proposant plutôt des ontologies relationnelles (Escobar, 2018). Cette démarche reste encore inédite, complexe, voir étrange pour nos imaginaires occidentaux. Il s'agit en effet de penser au sein d'une multiplicité de manières d'être, de penser, d'agir, constitutives de l'élaboration de mondes pluriels, dans un flux permanent d'entrelacements.

Sans oublier que tout commence et tout finit par notre incarnation. Les limites du vivant, les limites d'un sujet, humain ou non-humain sont les limites de la chair, qu'elle soit membrane fine, translucide, infime ou granuleuse, épaisse ou poilue. Nous sommes relations. Ces ontologies relationnelles, en résonance avec les pensées de Guattari, Glissant, Haraway, Tsing, Morizot pour ne citer qu'elles/eux, composent ainsi avec des multiplicités de mondes visibles et invisibles dans le *sentir-penser* cher à Escobar.

Notre incarnation est une donnée manifeste et intangible de l'échange avec le monde que nous avons tendance à minimiser. Pourtant par le toucher, le goût, l'odorat, la vue et l'ouïe, nous intégrons et intériorisons le monde en nous ; nous le détruisons, le construisons ou le restaurons en retour. C'est en pensant le monde et nous-mêmes au travers des voies relationnelles, des transferts, des passages et des transformations mutuelles, qu'il serait alors plus aisé de percevoir les polycrises actuelles et ainsi la fragilisation des (socio)écosystèmes, la réduction des



potentiels d'évolution de la biosphère, l'extinction des espèces, la défaune généralisée, etc., comme relevant également de crises de la sensibilité. En effet, ces crises peuvent se voir comme des crises de nos relations collectives et existentielles, de nos affiliations et de nos branchements (Morizot, Mengual, 2018) avec l'ensemble du Vivant et du système Terre. NacrE et ses différentes ramifications, ainsi que les collaborations en cours et à venir - comme autant de flagelles et tentacules - ont

toutes cette visée écotopique de revivifier ce sensible qui nous fait défaut ou nous fait peur, pour créer de nouvelles façons de percevoir, comprendre, prendre soin et tisser des relations qualitatives avec ce que nous sommes, vivants et habitants cette Terre, parmi d'autres vivants et cohabitants, de façon inextricable.

BIBLIOGRAPHIE

O. Aslan. B. Picon-Vallin. *Buto(s)*, Paris, CNRS, [2002] 2004

M. Augendre, J.P. Llored, Y. Nussaume. *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ? Autour et en présence d'Augustin Berque*, Colloque de Cerisy, Paris, Hermann, 2018

D. De Lamberterie, *La métaphysique de la chair - Antonin Artaud et la danse Butô*, Avion, Cénacle de France, 2012

D. Delorme, *Poétiser la transition écologique*, Cahiers de la Justice 2019/3 (n°3), Dalloz, 2019, p. 537-551

V. Dréau, *Un monde où coexistent tous les mondes - le plurivers d'Arturo Escobar*, Revue Chimères n°103, *Territoires et plurivers*, Toulouse, Erès, 2023, p. 15 - 25

U. Eco, *L'oeuvre ouverte*, Paris, Le Seuil, [1962] 1965

I. Elizéon, *L'être dansant dans l'oeuvre de Bernardo Montet - une pensée de la Relation*, centre de documentation du CND - Aide à la recherche et au patrimoine en danse, 2021 - 2023

I. Elizéon, *Face à la crise écologique, inventer de nouvelles cosmogonies. Figures et récits de l'entre-deux*. in *Dépasser les polycrises*, Revue CIRET N°26, décembre 2023, p. 47-55

A. Escobar, *Sentir-penser avec la Terre*, Paris, Le Seuil, 2018

E. Glissant, *Poétique de la Relation - Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990

E. Glissant, *Une Nouvelle Région du Monde - Esthétique I*, Paris, Gallimard, 2006

F. Guattari, *Qu'est-ce que l'écophilosophie*, Paris, Lignes - Poche, [2013] 2018, p.54

F. Guattari, *Les Trois écologies*, Paris, Galilée, 1989, p.

- F. Guattari, *Chaosmose*, Paris, Lignes, 1992 (2022), p. 178
- D. Haraway, *Vivre avec le trouble*, Vaux-en-Velin, Des Mondes à faire, 2020
- B. Heuzé, *Smartphone, l'étoilement du territoire-cristal*, Revue Chimères n°103, *Territoires et plurivers*, Toulouse, Erès, 2023, p. 27 - 38
- D. Le Breton, *La Saveur du monde - une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006
- P. Limido, *Eco-fictions et territoires*, Revue Chimères n°103, *Territoires et plurivers*, Toulouse, Erès, 2023, p. 211 - 223
- E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Le Seuil, 2005
- B. Morizot, *Les Diplomates - cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, col. Domaine Sauvage, Wild project, 2016
- B. Morizot, E. Zhong Mengual, *Esthétique de la rencontre - l'énigme de l'art contemporain*, Paris, Le Seuil, 2018
- P. P. Pasolini, *La longue route de sable*, Paris, Xavier Barral, 2005
- Pasquier, Florent. Letellier, Bénédicte. dir. *Dépasser les polycrises*, Revue N°26, CIRET, décembre 2023
- A. Sforzini, *Michel Foucault - Une pensée du corps*, Paris, PUF, 2014, p. 119-125
- A. L. Tsing, *Proliférations*. Marseille, Wildproject, 2022, p.44-48
- Q. Vergriete, *A propos des territoires existentiels*, Revue Chimères n°103, *Territoires et plurivers*, Toulouse, Erès, 2023, p. 137

MOTS CLES : Territoire / Incarnation / Transdisciplinarité / Art-science / Co-existence / Ecologie